

Une éthique du « parlêtre » (Lacan)

En 1966, dans le texte des *Écrits* intitulé *La science et la vérité*, Lacan associe étroitement la psychanalyse à la naissance au 17^{ème} siècle de la science moderne ; sans laquelle, affirme-t-il, la découverte freudienne n'aurait jamais pu avoir lieu.

En s'affranchissant en effet de la question du sujet avec l'exclusion de cette dernière, la science au sens moderne du terme, a fait un pas décisif et connu un prodigieux essor ; en ne nous disant pas pour autant où est le bien, où est le mal, ni « jusqu'où aller trop loin » - d'où, de nos jours, la création de « Comités d'éthique ».

Si la démarche scientifique n'a alors plus rien voulu savoir de la dimension subjective, celle-ci pour Lacan, tel un effet en retour, est revenue deux siècles plus tard par le biais de la clinique.

« Laissez-moi parler » disaient les hystériques à Freud inaugurant la « *talking cure* ».

Ce fut le début des découvertes de la psychanalyse. À commencer par l'existence d'une structure inconsciente dans laquelle chaque « vivant parlant » dans sa singularité, se trouve pris avec son corps « au point qu'il n'y serait pas faute d'en pouvoir parler » précise Lacan dans *Radiophonie*.

Le sujet de la psychanalyse est un sujet divisé, divisé par la parole et le langage. En tant que « *parlêtre* » il a à s'insérer dans une dimension symbolique où il se trouve pourtant déjà inscrit dès avant sa naissance. Et cette inscription a un coût : celui d'une perte de jouissance radicale dans la relation à l'autre et à son corps.

Cette part de jouissance perdue, perdue à jamais et dite par Lacan « petit a », cause chez le sujet un désir repéré par Freud comme indestructible. Un désir qui, lorsqu'il est trop en souffrance, prend une forme symptomatique.

Les symptômes toutefois évoluant et disant sans doute aussi quelque chose de l'époque où ils apparaissent, notons que depuis Freud et même Lacan, ceux-ci ont pris des formes nouvelles : sous l'effet en particulier d'une certaine érosion de la dimension symbolique, au point que le réel, dans une sorte de coalescence avec l'imaginaire, se manifeste aujourd'hui de façon quelque peu envahissante.

Le phénomène de l'addiction, par exemple, en croissance exponentielle, s'est démultiplié. Il se décline désormais et se diffuse selon les modalités les plus variées. Tel le paradigme d'une sorte de rapport hypnotique à l'objet, il met en jeu directement le réel du corps; non sans lui porter atteinte...

Un autre grand « trouble » venu des Etats-Unis, reprenant à sa façon la *French Theory* parcourt aujourd'hui notre société : un *Trouble dans le genre* ainsi désigné en 1990 par Judith Butler. Un trouble toutefois relativisé en tant qu'aligné sur d'autres dans le très controversé DSM se réclamant de l'objectivité scientifique et du souhait de « dépathologiser ».

Les laboratoires pharmaceutiques et les compagnies d'assurances aidant, la notion de symptôme s'est ainsi trouvée démantelée et avec elle une psychiatrie d'inspiration freudienne à l'écoute de ce qui pouvait se dire de la vérité du sujet.

Le genre est alors venu sur le plan sociétal refouler la question du sexe quand ce n'est pas la désavouer ou la forclore.

Ce qui a conduit à la création de consultations médicales pour « dysphorie de genre » où, au fil des ans, les adolescents se sont faits de plus en plus nombreux. Là où il s'en présentait dix par an, ce fut bientôt dix par mois. Sous l'effet dirait-on, d'une sorte de « contagion hystérique », cette nouvelle offre fut amenée apparemment à ne plus s'embarrasser de la distinction, essentielle pour les psychanalystes, entre la demande et le désir.

Ce qui a aussi amené des parents avec leur enfant de six/sept ans, telle la « *Petite fille* » du film de Sébastien Lifshitz diffusé à la télévision, à s'orienter vers ces consultations tandis que quelques mois peuvent suffire à des psychanalystes expérimentés pour conduire un enfant à élaborer un fantasme qui, avant tout, appelle à être entendu, reconnu ; et ainsi épargner à l'enfant de faire passer son fantasme directement dans le réel de son corps, avec toutes les conséquences qui peuvent s'ensuivre alors...

Au nom cependant de la « scientificité » et de l'efficacité, la psychanalyse dans le même temps a tendance à être discréditée si ce n'est bannie des institutions soignantes, autrement dit d'un discours dont, de plus en plus hélas, on ne peut que constater les ravages...

Si la cause du désir dans ce qu'elle a de radical nous voue quelque part à la pulsion de mort, celle-ci, de par la médiation du symbolique gouvernée par la fonction phallique est appelée à faire un détour - celui dont parle Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* par rapport à la mort.

Encore faut-il que le désir puisse se structurer, notamment avec l'Œdipe, et qu'il ne soit pas saturé de jouissance.

Or sous l'effet d'un néo-libéralisme débridé et d'une fonction symbolique dégradée, le désir aujourd'hui ne se trouve-t-il pas étouffé ou bien à la dérive ? La jouissance ne trouvant plus à

se réguler, les tensions montent, débordent, la violence s'enclenche, assortie d'un discours où il n'est plus question que d'« agresseurs » et d'« agressés ».

L'usage de la langue, le lexique et la syntaxe se trouvent abrégés, appauvris, homogénéisés, emportés, dirait-on, par le réel et l'imaginaire.

Et lorsque le registre signifiant s'effrite, sa fonction structurante et médiatrice se réduit d'autant ; faisant alors appel à l'immédiateté, au pulsionnel et en fin de compte, dans la répétition, à la pulsion de mort. Rien ne s'oppose plus alors à ce que le sujet ainsi fragilisé en vienne à trouver refuge sous l'égide d'un *leader* dans ce que Freud a nommé la « massenpsychologie » ou « psychologie des foules »...

Jusqu'où le réel associé, voire coagulé à l'imaginaire, va-t-il l'emporter sur les effets de la langue dite « naturelle » qui métaphorise en quelque sorte la loi de l'espèce ? Oublier ceci, passer outre, n'est-ce pas s'en tenir à une conception instrumentale et réductrice de la parole et du langage, dans la méconnaissance de leur fonction constitutive pour le désir du sujet dans sa singularité ? Qu'en advient-il lorsque la révolution numérique, l'intelligence artificielle et les techno-sciences s'y installent, voire tentent de les supplanter ? Nous aurons là à nous reporter aux travaux de Nestor Braunstein, sur ce qu'il a nommé avant de nous quitter *Le discours des marchés*.

Nous vivons une époque dirait-on, où la science commence à déployer toutes ses conséquences et où les questions d'ordre éthique se posent avec une particulière acuité. Si en 1966 Lacan considérait que « le sujet de la psychanalyse n'est pas autre chose que celui de la science » - entendons : pas de science sans la psychanalyse et sans doute réciproquement, pas de psychanalyse sans la science... - il précisait quelques années plus tard lors d'une interview à France-Culture en juillet 1973, comment il voyait alors la fonction de la psychanalyse et, partant, le rôle et la responsabilité des psychanalystes : « L'analyse n'est pas une science » disait-il. « C'est le discours sans lequel le discours de la science n'est pas tenable par l'être qui y a accédé depuis plus de trois siècles, d'ailleurs ! Le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité. L'analyse, c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue ».

Au moment où avec Chatgpt se pose la question du franchissement d'un nouveau seuil pour le sujet humain, cette réflexion de Lacan datant d'il y a cinquante ans déjà et conférant à la psychanalyse une telle fonction, ne saurait qu'encourager les psychanalystes à ne pas se départir de la boussole de leur désir.